



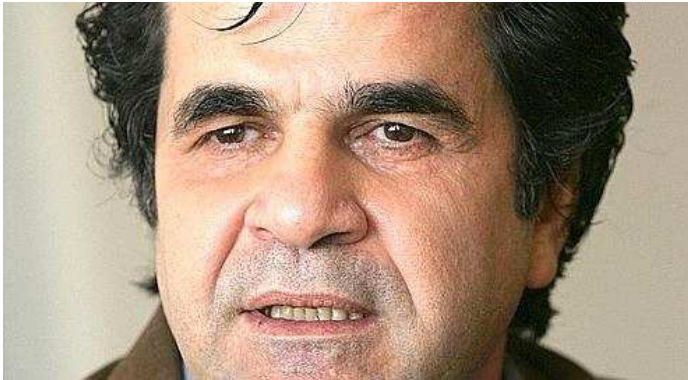
Le réalisateur Jafar panahi

Son emprisonnement avait indigné le Festival de Cannes. La lettre qu'il nous avait envoyée de prison avait ému le monde entier. Sa libération avait été le fruit d'une importante mobilisation dont *la Règle du Jeu* est fière d'avoir participé. Mais la République islamique d'Iran n'avait pas dit son dernier mot.

Et la nouvelle est tombée aujourd'hui comme un véritable coup de poignard. La branche 26 du Tribunal révolutionnaire vient de condamner Jafar Panahi à six ans de prison, selon son avocate Farideh Gheyrat, dans un entretien à l'agence de presse iranienne ISNA. Mais ce n'est pas tout. Le Réalisateur iranien, l'un des plus talentueux de sa génération, a également été condamné à 20 ans d'interdiction de réaliser des films, d'écrire toute sorte de scénario, ou d'effectuer des interviews avec la presse iranienne ou étrangère.

Selon son avocate Farideh Gheyrat, qui explique avoir été informée de la peine samedi, Jafar Panahi a été condamné pour "*rassemblement et collusion contre la sécurité nationale et propagande contre la République islamique*".

Hormis Jafar Panahi, un autre réalisateur iranien, Mohammad Rassoulof, a lui aussi été condamné à six ans de prison. Les deux cinéastes avaient été arrêtés ensemble le 1er mars dernier, par des agents de sécurité, au domicile de Panahi en compagnie de la femme et de la fille de celui-ci. Le ministère iranien de la Culture et de la Guidance islamique les avait accusés d'avoir "*préparé un film de propagande contre le régime portant sur les événements post-électorales*", en référence aux manifestations qui ont suivi la réélection contestée du président Ahmadinejad en juin 2009. Tandis que Rasoulof a été libéré sous caution le 18 mars suivant après avoir demandé pardon, Jafar Panahi n'a été relâché que le 25 mai, après une importante mobilisation internationale de soutien, ainsi que le versement d'une caution de 150 000 euros. On se souvient notamment des deux poignantes lettres que le réalisateur iranien avait envoyées de prison à *la Règle du Jeu*, et qui avaient provoqué l'émoi à Cannes.





Quel crime a commis Jafar Panahi?

Il avait apporté son soutien au Réformateur MirHossein Moussavi, pourtant l'un des candidats officiels du Régime islamique, lors de la campagne présidentielle de juin 2009. Cet appui était une réponse à la politique d'étouffement et de censure dont ont été victimes les artistes iraniens depuis l'accès à la présidence de Mahmoud Ahmadinejad en 2005.

Pourtant, les films d'auteur de Panahi traitent essentiellement de la société iranienne et n'ont jamais critiqué directement le pouvoir ou la religion. En dépit de leur succès international, ils ont été pour la plupart censurés en République islamique. Malgré cela, le réalisateur iranien, contrairement à nombre de ces confrères, a toujours mis un point d'orgue à travailler en Iran.

Depuis les événements de juin 2009, et après l'expulsion de l'ensemble des journalistes étrangers, le réalisateur a multiplié les interviews à la presse internationale afin de témoigner de la réalité du pays. Fin août dernier 2009, Panahi avait arboré une écharpe verte, couleur de l'opposition iranienne, lors du Festival du film de Montréal. A son retour, il s'est vu confisquer son passeport – et donc interdire la sortie du territoire –, ce qui l'avait déjà empêché de se rendre en février dernier au festival du Film de Berlin, dont il était pourtant l'invité.

Jafar Panahi a le prix de la caméra d'or à Cannes en 1995 pour *Le ballon blanc*, l'odyssée d'une jeune fille dans les rues de Téhéran. Cinq ans plus tard, il décroche à la Mostra de Venise le « Lion d'or » pour *Le Cercle*, film traitant de la condition des femmes en Iran avant de revenir, en 2003, à ses premiers amours, Cannes, où il se voit décerner le prix «Un certain Regard» pour *Sang et Or*, œuvre décriant le fossé entre les classes sociales. En 2006, il remporte enfin, à la Berlinale, l'Ours d'argent pour *Offside*, dont le combat d'Iraniennes interdites de pénétrer dans un stade de football constitue le noeud de l'action.



Aujourd'hui, Jafar Panahi, ancien assistant d'Abbas Kiarostami, est à 49 ans l'un des cinéastes de la "nouvelle vague" iranienne les plus connus à l'étranger. Le 6 décembre dernier, le cinéaste iranien avait été invité à participer au jury de la prochaine session de la Berlinale, qui se tient du 10 au 16 février 2011 dans la capitale allemande.

La nouvelle est terrible. Le constat est amer. Une libération sous caution ne veut plus strictement rien dire en République islamique d'Iran. Après avoir remporté en mai dernier un merveilleux combat, et savouré sept mois de liberté ô combien mérités, le fantastique cinéaste iranien est condamné à passer les six prochaines années de sa vie derrière des barreaux, symbole de l'anéantissement des toutes dernières formes de contestation dans l'Iran d'aujourd'hui. Pire, le talentueux réalisateur, est désormais privé de son droit le plus cher, celui d'exercer son métier. À nous, mais aussi à l'ensemble de la communauté internationale et du monde des artistes de ne pas oublier qu'en mai dernier, ce n'est que grâce à une union internationale, qu'il avait pu être libéré.

Filmographie de Jafar Panahi

1995 : Le Ballon blanc

1997 : Le Miroir

2000 : Le Cercle

2003 : Sang et or

2006 : Hors-jeu

2010 : Ceci n'est pas un film



Le Ballon blanc vu par la presse

« Une œuvre à la fois simple et directe, moins abstraite dans sa mise en scène que chez Kiarostami - auteur du scénario du Ballon blanc et dont le réalisateur Jafar Panahi fut l'assistant -, mais en même temps très proche de son cinéma par la complexité de ses quiproquos et l'enchevêtrement vertigineux des niveaux de communication entre les personnages. »

**Vincent Ostria, Cahiers du cinéma
n°497, décembre 95.**



« (...) une nouvelle fois, avec ce Ballon blanc accroché à quelques bouts de ficelles, le cinéma iranien émerveille. De l'infiniment petit à l'infiniment grand. Cette manière de regarder le monde, nous dit Panahi, est inscrite depuis des siècles dans la culture persane. Les cinéastes n'auraient fait que relever les poètes et les peintres. Premier d'entre eux, Abbas Kiarostami, décidément omniprésent : voilà qu'on retrouve son nom au générique du Ballon blanc, qui le crédite du scénario.

Mais c'est pour, très rapidement, découvrir avec ravissement que, sur la trame du maître, Panahi a apposé sa touche, du plus bel effet. »

**Vincent Rémy, Télérama
n°2395, 9 décembre 1995.**



« Le Ballon blanc (...) a le charme et la force discrète d'un regard innocent qui cherche à suggérer plus qu'à montrer, en partant du postulat que les faits les plus minces prennent du sens lorsqu'on sait les regarder. (...) Sous ses allures de chronique, Le Ballon blanc est en fait une œuvre à la structure sans faille ».

Jean A. Gili, Positif n°418, décembre 1995.

« (...) Le Ballon blanc est exemplaire de la manière dont le cinéma est capable, à partir de la moindre situation, de s'ouvrir sur des horizons immenses, d'autant mieux qu'il ne recourt à aucun artifice ni ne sert aucune volonté démonstrative ».

Jean-Michel Frodon, Le Monde, jeudi 7 décembre 1995



Le Ballon blanc

(بادکنک سفید, **Badkonake sefid**)

Jafar Panahi. Iran. 1995. 85 min. Version originale sous-titrée en français

Scénario

Abbas Kiarostami, d'après une idée de Jafar Panahi et Parviz Shahbazi

Interprétation

Aïda Mohammadkhani, Mohsen Kalifi, Fereshteh Sadr Orfani.

En Iran, le 21 mars marque le début du printemps, mais aussi celui de la nouvelle année. Razieh, une petite fille de 7 ans, veut un poisson rouge pour les fêtes, comme il est de coutume. Avec le billet que lui donne sa mère, elle court l'acheter en ville. Mais dans les rues bondées, Razieh perd son argent. Dans sa quête, elle fait de multiples rencontres...

Le Ballon blanc s'organise autour des rencontres de passage effectuées par la petite fille: un tailleur de chemise, un soldat attendant de retourner à la caserne, un vendeur de ballons afghan, un charmeur de serpents... Ces personnages, vus à travers le regard d'une enfant, finissent par esquisser un portrait de la société iranienne, de ses inégalités et de ses clivages sociaux.

L'enfant au cœur du cinéma iranien

Depuis la révolution de 1979, l'enfant est un personnage privilégié par les cinéastes iraniens, qui le placent souvent au centre du dispositif cinématographique.

Le Coureur d'Amir Naderi, **Bashu, le petit étranger** de Bahram Beyzai, **Où est la maison de mon ami ?** d'Abbas Kiarostami, **La Clé** et **La Jarre** de Ebrahim Forozesh, **La Botte rouge** de Mohamad Ali.Talebi sont des œuvres majeures du cinéma iranien de ces trente dernières années et témoignent d'une attention particulière à l'enfant, à qui ces cinéastes confient le rôle principal.

Pour Jafar Panahi, il y a dans les films d'enfants « un monde doux, le regard est innocent, et tu dois rester proche de cette ambiance même si tu veux parler des choses amères et dures. Le monde des adultes est forcément plus cruel » (Dossier de presse du **Miroir** , sorti en France en 2011).

Le regard des enfants se démarque, par sa singularité et son indépendance, de celui des adultes. Ils ont une conscience aiguë de leur responsabilité (**Où est la maison de mon ami ?**), sont confrontés à l'exil, au racisme (**Bashu , le petit étranger**), aux discriminations - notamment faites aux femmes (**Hors jeu , Le Ballon blanc**). Évoquer l'enfance permet aussi aux cinéastes de parler de la famille au quotidien. Dans cet espace intime, les libertés sont déjà contrariées, et l'absence de dialogue entre les générations remplace souvent la transmission.





Regard interdit

« Je voulais voir ce qui n'était pas bon à voir pour moi », avoue Razieh dans le film. Pour la première fois, la petite fille n'écoute pas les adultes qui lui défendent de regarder les charmeurs de serpents, et décide de participer à leur spectacle. Ce jeu autour d'un regard interdit que Razieh ose braver évoque à Jafar Panahi l'absurdité de certaines situations vécues avec sa famille dans son enfance, découlant de l'interdiction faite aux femmes de sortir de chez elles :

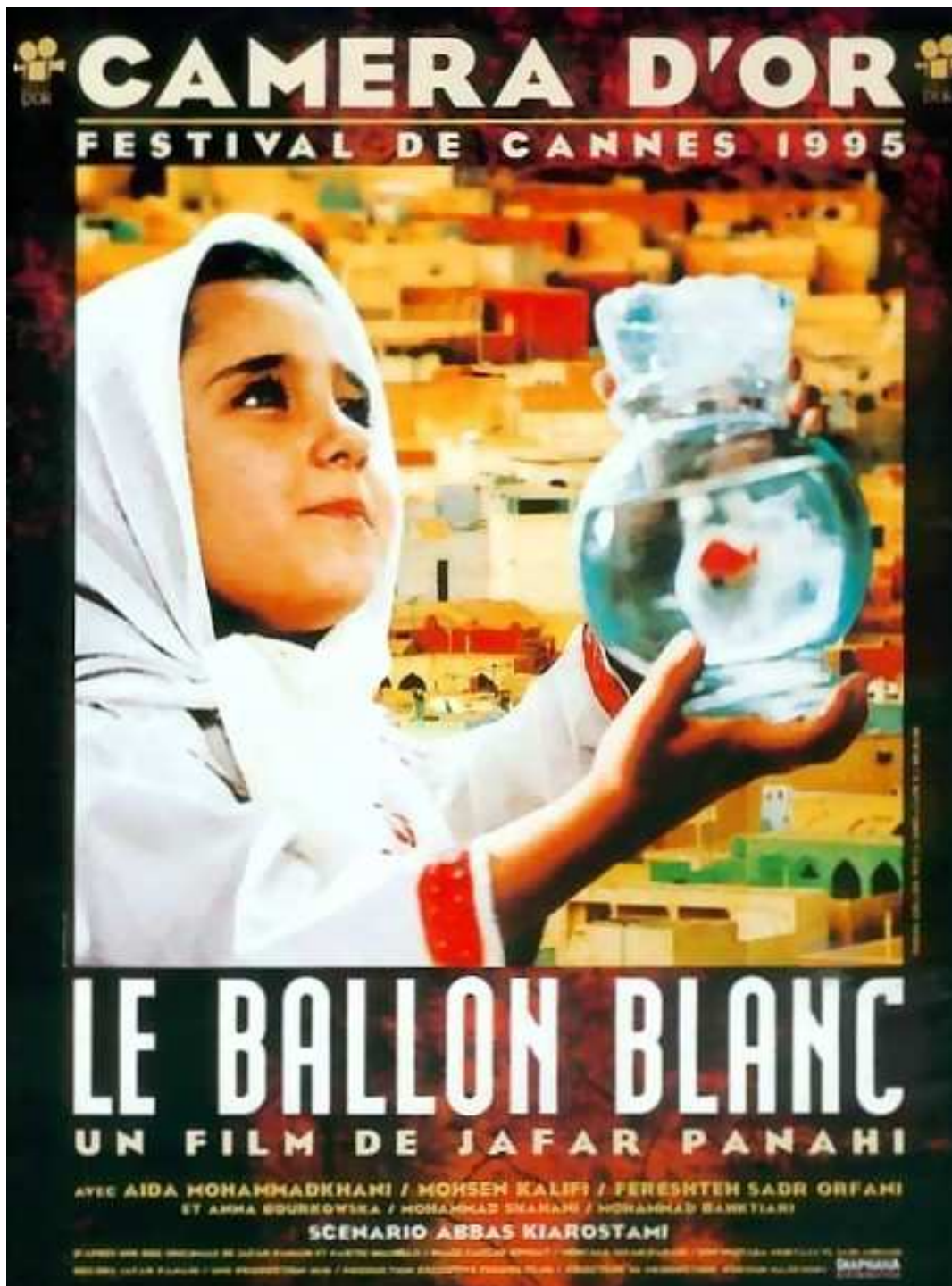
« Dans mon enfance mes sœurs n'avaient même pas le droit de mettre un pied dehors. Ce qui m'arrangeait bien parce qu'elles me payaient le cinéma pour que je leur raconte le film après. Je choisisais alors un endroit surélevé et, comme les grands conteurs, je leur rapportais l'histoire avec passion et vives intonations (...). Pauvre de moi, si mes sœurs n'aimaient pas le film que j'étais allé voir. Alors elles le disaient à mon père. Ce qui était grave car il ne voulait pas que j'aille au cinéma. Mais lui-même était fou furieux des films populaires d'action. Je l'avais vu de nombreuses fois au cinéma alors

que j'essayais de ne pas croiser son regard. Il me disait : « Ces films ne sont pas bons à voir pour toi », mais je voulais voir ce qui n'était pas bon à voir pour moi »

Jafar Panahi : repères biographiques

En 1995, d'après un scénario d'Abbas Kiarostami, Jafar Panahi réalise son premier long-métrage, **Le Ballon blanc**, Caméra d'or au Festival de Cannes. Il signe ensuite **Le Miroir** (1997), Léopard d'or au Festival de Locarno, ainsi qu'un moyen métrage documentaire, **Ardekoul**, avant de réaliser **Le Cercle**. En 2002, il met en scène son quatrième long-métrage, un polar social, **Sang et or**, Prix spécial du jury d'Un certain regard à Cannes en 2003. Ces deux films dénoncent les inégalités, l'injustice sociale et l'absence de liberté dans la société iranienne, et sont interdits par le gouvernement de la République islamique.

En juin 2009, Jafar Panahi est arrêté quelques jours pour sa participation dans la rue à de nombreuses manifestations contre la réélection du président Mahmoud Ahmadinejad. De nouveau incarcéré en mars 2010, libéré sous caution en mai, Jafar Panahi est condamné en décembre 2010 à six ans de prison pour « participation à des rassemblements et pour propagande contre le régime ». Une peine alourdie d'une interdiction d'exercer toute activité liée au cinéma pendant les vingt prochaines années. Bravant cette condamnation, il tourne clandestinement Ceci n'est pas un film, un film sur l'impossibilité de filmer qu'il envoie au festival de Cannes sur une clé USB cachée dans un gâteau. Sa peine a été confirmée en appel en octobre 2011.



Les boites à ciné

Séance du 8
novembre 20h30